

FRANCE-MONDE

Le mur de Berlin devait être le dernier

Mexique, Israël, Espagne : les murs ne cessent de se dresser en rempart à la mondialisation.

Mur de Trump » avec le Mexique, « barrière de sécurité » entre Israël et la Cisjordanie, clôtures autour des enclaves espagnoles au Maroc... : le mur de Berlin devait être « le dernier » mais, trente ans après sa chute, les murs continuent de se dresser en réponse aux défis de la mondialisation.

« Le 9 novembre 1989 a marqué ce que beaucoup espéraient être une nouvelle ère de coopération et d'ouverture transcendant les frontières », se souvient le Transnational Institute (TNI), un centre international de réflexion progressiste basé à Amsterdam. « Trente ans plus tard, c'est l'exact contraire qui semble être survenu : le monde répond aux problèmes de sécurité internationaux par des murs, la militarisation et l'isolement », estime le TNI dans son rapport « Building Walls » (Construire des murs).

« La frontière spatiale est perçue comme une protection absolue »

MICHEL FOUCHER

Auteur de « Le Retour des frontières »

« La vague d'optimisme a été de courte durée », confirme la chercheuse Alexandra Novosseloff, à l'International Peace Institute de New York.

« Les murs sont toujours là et se sont multipliés. Il y en a davantage aujourd'hui qu'il y a 30 ans. J'ai ai décompté une vingtaine, soit le double qu'en 1989 », ajoute Mme Novosseloff. Elisabeth Vallet, politologue à l'Université du Québec à Montréal, en a, elle, dénombré « soixante-dix à soixante-quinze construits ou annoncés », contre 15 environ en 1989.

Mis bout à bout, « les murs existants s'étalent sur environ 40 000 kilomètres », soit la circonférence de la Terre, affirme l'auteure de « Borders, Fences and Walls – State of Insecurity ». Alors que la mondialisation avait fait espérer la disparition des frontières, elle a en fait suscité un « choc de retour » alimentant « souverainisme et nationalisme » qui « aiment les barrières », explique Bruno Tertrais, coauteur, avec Delphine Papin, de « L'Atlas des frontières. Murs, conflits, migrations » (Les Arènes, 2016).

C'est après le 11 septembre 2001 que « les barrières se sont multipliées », analyse M. Tertrais, directeur adjoint de la Fondation pour la recherche stratégique, à Paris.

On construit alors des murs « pour tenter de combattre de manière un peu dérisoire des phénomènes globaux comme le terrorisme, les migra-

tions ou la pauvreté », souligne Alexandra Novosseloff. Dans une société qui a perdu ses repères, induisant une « demande d'État et de protection forte », « la frontière spatiale est perçue comme une protection absolue », explique Michel Foucher, auteur de « Le Retour des frontières » (CNRS éditions). Le mur sert ainsi de « métaphore, supposée colmater nos angoisses », ajoute-t-il. « Les murs ne sont certes pas des solutions mais des réponses dans l'urgence à un problème tout aussi urgent », tempère Claude Quétel, qui met en garde contre « la diabolisation des murs ».

Il ne faudrait ainsi pas confondre les actuels murs frontaliers destinés à contrôler les entrées, et l'ancien mur de Berlin, qui interdisait de sortir, d'où son nom de « mur de la honte », souligne Michael Rubin, chercheur à l'American Enterprise Institute, centre de réflexion basé à Washington et réputé très conservateur. « Les murs fonctionnent si leur objectif est de protéger la sécurité nationale et de juguler l'immigration illégale », estime-t-il, citant la barrière Israël-Cisjordanie. « Presque immédiatement, le nombre d'attentats réussis en Israël a chuté de 90 % », affirme cet ancien responsable au Pentagone.